



HAL
open science

Plagiat ou emprunt métabolisé du vitalisme et de l'anti-intellectualisme des “ philosophes nouveaux ” (F. Nietzsche, W. James, H. Bergson), dans les Tres Ensayos et les premiers poèmes de Miguel de Unamuno ?
Camille Lacau St Guily

► **To cite this version:**

Camille Lacau St Guily. Plagiat ou emprunt métabolisé du vitalisme et de l'anti-intellectualisme des “ philosophes nouveaux ” (F. Nietzsche, W. James, H. Bergson), dans les Tres Ensayos et les premiers poèmes de Miguel de Unamuno ?. Aux sources de la création artistique : pastiche, citation et variations autour de l'emprunt, 2013. hal-03537724

HAL Id: hal-03537724

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03537724v1>

Submitted on 20 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Plagiat ou emprunt métabolisé du vitalisme et de l'anti-intellectualisme des “ philosophes nouveaux ” (F. Nietzsche, W. James, H. Bergson), dans les *Tres Ensayos* et les premiers poèmes de Miguel de Unamuno ?

Évoquer l'emprunt, à la genèse de l'œuvre anti-intellectualiste et vitaliste de Miguel de Unamuno (1864-1936), pourrait être vécu par un certain nombre de critiques comme la profanation d'une icône ou comme une provocation : d'une part, parce qu'Unamuno lui-même a cherché, dans une logique presque politique, à minimiser l'impact des pensées européennes dans ses travaux, afin de prouver, à travers eux, l'autonomie intellectuelle de l'Espagne, comme si elle n'avait aucune « dette » envers les autres nations européennes, cherchant à occulter le « problème espagnol » et la décadence dans laquelle elle se trouve, de fait, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. D'autre part, beaucoup ont voulu démontrer, affichant parfois une mauvaise foi digne d'étonnement, l'originalité pure, les dons de créateurs *ex nihilo* de celui que d'aucuns ont considéré comme le philosophe de l'hispanité, leur permettant de prouver ainsi, de façon anti-ortéguienne, la « vertébration philosophique » de l'Espagne des années 1900-1930.

La dictature franquiste a participé, indirectement, à édifier une légende créatrice unamunienne. En effet, les nationalistes, en concourant à la désertification intellectuelle du pays, ont sans doute suscité un mouvement d'orgueil dans l'hispanisme qui a

cherché à contrecarrer l'inanité de la période nationaliste en défendant la thèse d'une période préfranquiste antithétique, pleine, érigeant Unamuno, comme d'autres le firent avec José Ortega y Gasset (1883-1955), en trophée national.

La tendance a donc été longtemps de montrer qu'Unamuno était un homme inspiré, original, sorte de Pythie espagnole contemporaine, niant en cela trop souvent les emprunts, sous forme de plagiat ou réécriture, qu'il avait pu faire aux pensées européennes ou plus largement mondiales des « philosophes nouveaux », entre autres, William James (1842-1910), Friedrich Nietzsche (1844-1900) ou Henri Bergson (1859-1941), eux qui ont contribué à dépasser l'idéalisme kantien et hégélien et l'ère positiviste, par la force de leur pensée anti-intellectualiste et vitaliste.

Une logique politique nationale, volontariste, sous-tend donc ce mouvement historiographique qui vise à édifier un mythe du nouvel âge d'or philosophique espagnol, à travers la construction iconique d'Unamuno. Or, avant même le début du XX^e siècle, le critique espagnol, Leopoldo Alas *Clarín* (1852-1901), souligne l'emprunt aux « philosophes nouveaux », à la genèse de l'œuvre unamunienne. Peut-être même serait-ce lui qui lui aurait fait découvrir leurs pensées.

Toutefois, même si Unamuno, comme défenseur de l'hispanité, a occulté les emprunts européens, à la source de son œuvre anti-intellectualiste, comme l'a montré *Clarín*, il a su métaboliser ses sources initiales, les recréer, peut-être moins dans sa prose philosophique des années 1900, très mimétique par rapport aux « modèles » étrangers, que dans sa poésie « emprunteuse » mais créatrice.

Retour sur l'emprunt originel

Clarín n'a manifestement pas été entendu par les historiographes hagiographiques d'Unamuno, parce qu'il a révélé très tôt, dès les premières publications de ce dernier, notamment des *Tres Ensayos*, que se trouvent, à la source de cette œuvre naissante, les « philosophes nouveaux », notamment James, Nietzsche et surtout Bergson.

Ainsi, dans l'une des seules recensions que *Clarín* fait sur ses *Tres Ensayos*, publiée dans *Los Lunes de El Imparcial*, le 7 mai 1900, intitulée « Crítica de *Clarín* del libro *Tres Ensayos* de Unamuno », il reproche à ce dernier, d'une part, de ne pas citer ses sources, puisqu'on n'y trouve pas de citations ponctuelles, et d'autre part, dans ce processus mimétique, d'être incapable de faire entendre une voix originale. Il critique également le déni affiché par Unamuno, d'emprunt : « Unamuno [...] no cita a nadie; todo lo dice como si aquellas novedades, que lo serán para muchos, se le hubiera ocurrido a él solo, o como si no supiera él que ya han sostenido cosas parecidas otros. »¹ (Manuel García Blanco, 1965, 212) L'accusation de *Clarín* contre la malhonnêteté d'Unamuno est redoutable ; celui-ci tente de s'approprier des sources, entre autres françaises, en les intégrant, sans les identifier, dans le tissu de sa pensée. Or, comme, à cette époque, ces philosophes français, comme Bergson, ne sont connus que de peu de gens dans la péninsule, Unamuno pourrait vouloir se faire passer pour le véritable créateur de ces théories nouvelles, ce que *Clarín* dénonce avec virulence, dans cette recension.

Le critique tente de formuler des hypothèses sur ce silence, dans ces essais :

Pero no se crea que esto es por vanidad, por echarlas de *inaudito*, sino por... una de dos, o porque, en efecto, él pensó todo aquello sin relación con nadie, sin conocer a sus similares de ahora, o porque para su propósito actual nada importaba la parte *erudita*, la *historia* de las ideas que defiende. Dada la mucha cultura filosófica de Unamuno, esto último es lo más probable².

Unamuno connaît les philosophes nouveaux. On peut donc se demander si le célèbre argument du critique F. Meyer, selon lequel Unamuno n'éprouve que froideur à l'endroit de l'un de ces philosophes, notamment Bergson, par la banalité des remarques

¹ « Unamuno [...] ne cite personne ; il dit tout comme si c'était lui seul qui avait eu l'idée de ces nouveautés – ce qu'elles seront pour beaucoup – ou comme s'il ne savait pas que d'autres ont déjà soutenu des choses similaires ».

² « Mais qu'on ne croie pas que c'est par vanité, pour les faire passer pour inouïes, mais parce que... de deux choses l'une, ou parce qu'en effet, il pensa cela sans relation avec personne, sans connaître ses semblables d'aujourd'hui, ou parce que pour son propos actuel, la part *érudite*, l'*histoire* des idées qu'il défend, n'importait en rien. Vue la très grande culture philosophique d'Unamuno, c'est cette dernière hypothèse qui paraît la plus probable » (Manuel García Blanco, 1965, 212-213).

qu'il fait sur lui, la conclusion qu'il en tire – « il reste très douteux qu'Unamuno doive rien d'essentiel à Bergson » (1955, 116) – sont légitimes. Unamuno se garde de montrer qu'il les connaît, particulièrement l'une de ses figures de proue, Bergson. Pourtant, sa bibliothèque privée est l'illustre preuve que lorsqu'il écrit, en 1900, il élabore une pensée en intertextualité avec les philosophes nouveaux, notamment avec Bergson. Ainsi, en y accédant, on ne peut plus légitimement soutenir la thèse du parallélisme des deux pensées que sont l'unamunisme et le bergsonisme. Unamuno possède, en effet, *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*, Félix Alcan, datant de 1889. Il l'a annoté, ce qui témoigne du travail de réflexion qu'il a mené, sur cet ouvrage. Il possède aussi *Matière et mémoire : essai sur la relation du corps à l'esprit*, dans sa 3^{ème} édition, Paris, Felix Alcan, 1903. Il a acquis *L'Évolution créatrice*, deux ans après sa parution en France, en 1909, dans sa cinquième édition, Paris, Félix Alcan, ouvrage également annoté, et à la suite de quoi il a sans doute écrit son article « Por tierras de Portugal y España ». Par ailleurs, ses deux amis français, disciples de Bergson, Maurice Legendre (1878-1955) et Jacques Chevalier (1882-1962), lui ont offert, plus tard, *L'Énergie spirituelle : essais et conférences*, dans sa troisième édition, Paris, Félix Alcan, qu'ils ont dédicacée. Enfin, il possède le livre *Henri Bergson : choix de textes avec étude du système philosophique*, par René Gillouin (1881-1971), Paris, Louis Michaud, 1928.

Or, les premières acquisitions qu'il fait des livres de Bergson pourraient, pour une large part, avoir été motivées par la lecture des textes et articles de *Clarín* sur le philosophe français ou, plus largement, sur le renouveau métaphysique européen, à la fin du XIX^e siècle. Certes, rien ne dit qu'Unamuno se soit procuré, dès 1889, la thèse de Bergson, même si son édition date de cette année. En revanche, l'ascendant idéologique exercé par le critique littéraire, qui meurt en 1901, sur Unamuno est incontestable. Et par lui, il découvre, en partie, le renouveau spiritualiste ou humaniste des philosophes nouveaux. *Clarín* évoque, en effet, à la fin de sa vie, sa ferveur et sa singulière connivence avec le philosophe de l'introspection et de l'intuition, Bergson, ce qui intéresse particulièrement l'auteur des *Tres Ensayos*. Carlos José Barbachano García, dans un article intitulé « *Clarín* y los jóvenes del 98 (Esbozo de un enfrentamiento

generacional a través de la figura de Leopoldo Alas) » démontre le magistère exercé par *Clarín* sur Unamuno :

Don Leopoldo Alas, «que desde la ciudad de Oviedo pone en actualidad más ideas en circulación que en su tiempo el padre Feijoo», según palabras de Valera que suscribimos punto por punto fue asimismo maestro indiscutible del primer Unamuno, quien, desde la Universidad de Salamanca no cesaba de cartearse con el catedrático ovetense: «Es usted – le escribirá don Miguel en cierta ocasión – no ya el primero (sino) casi el único escritor español que me hace pensar»³.

Unamuno ne peut donc pas feindre de ne pas connaître les philosophes nouveaux. Son admiration pour l'œuvre et les papiers de *Clarín* rend son silence autour de la philosophie nouvelle, de ses sources réelles, suspect et incompréhensible. C'est pourquoi, dans l'article de mai 1900, *Clarín* accuse Unamuno de plagiat, sans pour autant employer ce terme couperet. Il apparaît, selon lui, comme incapable de s'émanciper du joug des figures d'autorité de la « philosophie nouvelle », pour imposer une pensée originale. Unamuno semble vouloir suivre une logique d'hispanisation de la culture européenne française et allemande, qu'à cette fin, il tait.

D'autre part, *Clarín* évoque la manie unamunienne de « zarathoustrer » (Manuel García Blanco, 1965, 213), en référence au titre du livre de Nietzsche, publié entre 1883 et 1885 : *Ainsi parlait Zarathoustra*⁴, et donc d'imiter Nietzsche. De même, concernant la doctrine exposée dans l'essai d'Unamuno, « La Foi », que *Clarín* préfère, d'ailleurs, aux autres, le critique souligne les nombreuses analogies qu'on peut établir entre cet essai et des théories de penseurs en science contemporaine, comme William James.

L'accusation de plagiat est indirecte mais, une fois de plus, bien présente :

³ « Don Leopoldo Alas, “ qui depuis la ville d'Oviedo met en circulation dans l'actualité plus d'idées qu'en son temps ne le fit le père Feijoo ”, selon les mots de Valera auxquels nous adhérons en tout point, fut le maître indiscutable du premier Unamuno, qui, depuis l'Université de Salamanque ne cessait de correspondre avec le professeur d'Oviedo : “ Vous êtes – lui écrira don Miguel en quelque occasion – non pas le premier mais, pour ainsi dire, le seul écrivain espagnol qui me faites penser ” » (Carlos José Barbachano García, 1987, 1005-1021 ; 1015).

⁴ Gonzalo Sobejano, dans son *Nietzsche en España*, montre, lui, que ces premiers essais d'Unamuno « ofrecen los primeros reflejos de Nietzsche en nuestro autor », par leur « irracionalismo » (1967, 283). Ils « offrent les premiers reflets de Nietzsche chez notre auteur » par leur « irrationalisme ».

Respecto de la doctrina de « La Fe » [...], son muchísimas las analogías que podemos encontrar en la ciencia actual, aun sin salir de la pura filosofía. De memoria, sin consultar, puedo citar ahora ejemplos varios: Recejac, *Fundamentos del conocimiento místico*; Gourd, *Las Tres dialécticas*; Gibson y James, Marillier, etcétera, en varias obras, y el abate Mercier⁵.

Dans une lettre, datant du 10 mai 1900, Unamuno se défend de connaître un certain nombre de penseurs que *Clarín* lui reproche de ne pas citer dans son essai ; il avoue, néanmoins, connaître Bergson, dont James serait le « (pro)géniteur intellectuel ». Il a l'air, en outre, de nommer Bergson sans avoir besoin de préciser qui il est, tant il le connaît déjà bien, en 1900. Il semble, d'autre part, un peu le dénigrer ou se déculpabiliser lorsqu'il fait de lui le continuateur de James, comme lui-même est le continuateur des hommes que le spiritualiste et introspectif *Clarín* admire. En donnant cette position à Bergson, inconsciemment, il s'en rapproche, comme si emprunter ou réécrire équivalaient strictement à s'affilier à une tradition intellectuelle :

Aunque lo tengo anotado hace tiempo en mi *adquirenda*, no conozco a Recejac, ni a Gourd, ni a Gibson, ni a Marillier, ni al abate Mercier (a James, el progenitor intelectual de Bergson, sí). Leo poco, porque leí mucho; sólo Hegel me ha alimentado para largo rato. El núcleo de mi estudio de «La Fe» es de obras de teología luterana, de Hermann, de Harnack, de Ritschl⁶.

Dans cette lettre, Unamuno revendique sa filiation hégélienne et son attachement à la théologie luthérienne ; de cette façon, il n'affiche pas son emprunt aux philosophes nouveaux. Il ne renonce donc pas à s'auto-ériger en figure de proue du mouvement moderne de contestation anti-intellectualiste et anti-idéaliste.

⁵ « Concernant la doctrine de “ La Foi ” [...], les analogies que nous pouvons trouver dans la science actuelle sont très nombreuses, même sans sortir de la pure philosophie. De mémoire, sans consultation préalable, je peux citer à présent divers exemples : Recejac, *Fondements de la connaissance mystique* ; Gourd, *Les Trois dialectiques* ; Gibson et James, Marillier, etc., dans plusieurs œuvres, et l'abbé Mercier » (1965, 214).

⁶ « Même si je l'ai noté il y a quelque temps dans mon *adquirenda*, je ne connais pas Recejac, ni Gourd, ni Gibson, ni Marillier, ni l'abbé Mercier (James, progéniteur intellectuel de Bergson, oui). Je lis peu, parce que j'ai beaucoup lu ; seul Hegel m'a alimenté pour un long moment. Le noyau de mon étude de “ La Foi ” vient d'œuvres de théologie luthérienne, d'Hermann, d'Harnack, de Ritschl » (Manuel García Blanco, 1965, 214).

D'autre part, dans une lettre datant du 28 mai 1900, Unamuno justifie la raison pour laquelle il n'a pas fait de citations. Pour lui, les idées qu'il expose dans ses *Essais* ne sont de personne en particulier, elles correspondent à une *zeitgeist*⁷, une atmosphère communes. C'est cet argument qu'utilise, par la suite, de façon récurrente, la critique unamunienne pour prouver que le penseur espagnol s'insère dans un courant universel, un « moment » de contestation contre les excès du positivisme et de lutte pour la restauration des droits de l'esprit, par conséquent, qu'il n'a aucune « dette » envers un penseur européen ou américain en particulier.

Y ¿por qué no hace citas Unamuno? Primero y principal, porque esas *novedades*, si no son de él, no son tampoco de A, o B, o C, sino que flotan en el ambiente intelectual moderno, y no recuerda haberlas leído aquí o allí, sino que han surgido de sus lecturas todas, porque nada tiene de erudito aunque tenga de sabio, porque lee poco (es la verdad), aunque leyó mucho. Unamuno no pudo prever eso «sin relación con nadie». Según ese criterio nadie es original. Y más adelante «El “¡Adentro!””, a mi juicio lo mejor de sus *Tres Ensayos*, le ha salido del alma, y ahí está su originalidad, en lo espontáneo, aunque parezca forzoso»⁸.

Unamuno accepte difficilement la forme d'humiliation que *Clarín* – qui est pourtant l'un de ses « pères nourriciers » espagnols –, lui fait subir. Il trouve l'incrimination dont il fait l'objet, selon laquelle il manque d'originalité, profondément injuste. Le concept même d'originalité est-il légitime ? Une idée a-t-elle une provenance, une source clairement identifiable, une morphologie ? Ce sont ces doutes qu'il exprime, le 14 mai 1900, à Luis Ruiz Contreras (1863-1953), qui fut le traducteur en espagnol des *Œuvres Complètes* d'Anatole France et de Guy de Maupassant :

⁷ Ce terme allemand signifie l'esprit du temps, le climat d'un moment. Il a été initialement théorisé par Hegel (1770-1831), puis par Heidegger (1889-1979).

⁸ « Et pourquoi Unamuno ne fait pas de citation ? Premièrement et principalement, parce que ces *nouveautés*, si elles ne sont pas de lui, ne sont pas non plus de A, ou B, ou C, mais flottent dans l'atmosphère intellectuelle moderne, et il ne se rappelle pas les avoir lues ici ou là, mais elles ont surgi de toutes ses lectures, parce qu'il n'a rien d'érudit bien qu'il soit savant, parce qu'il lit peu (c'est la vérité), même s'il a beaucoup lu. Unamuno n'a pas pu prévoir cela “ sans relation avec personne ”. Selon ce critère, personne n'est original. Et, plus loin, “ le “À l'intérieur !” qui est à mon avis le meilleur de ses *Trois Essais*, a surgi de son âme, et c'est là que se trouve son originalité, dans ce qui est spontané, même si cela paraît forcé ” » (Lettre du 9-V-1900).

Por lo demás, me hizo gracia su concepto de la originalidad absoluta (que en nada existe); sus reticencias; y cómo busca (sin encontrarlas) mis verdaderas fuentes. Porque yo leo mucho, es indudable (aunque menos de lo que imagina él); pero no leo lo que él supone. No conozco a los más de los autores que me cita... La originalidad de cada cual estriba en vaciar su alma. [...] Nadie se apropia nada [...] »⁹.

Toutefois, *Clarín* reconnaît que cette lecture unamunienne des « philosophes nouveaux » a le mérite de faire connaître à l'Espagne, la modalité contemporaine de penser¹⁰ : « Mas, enlazado o no el pensamiento de Unamuno, en su estudio “ La Fe ”, con la filosofía y la crítica actual de parecido sentido, su artículo es muy original, muy profundo, y en España de novedad absoluta. »¹¹

Stratégie d'emprunt des « philosophes nouveaux », à l'œuvre dans les *Tres Ensayos* (1900)

Cependant, malgré le déni d'emprunt d'Unamuno, dénoncé par *Clarín*, les trois essais qu'il publie, en 1900, ne sont pas de purs produits originaux, ils s'inscrivent dans une tradition nouvelle, clairement identifiable et délimitable ; ils n'émergent pas seulement d'une *zeitgeist* amorphique.

⁹ « Pour le reste, son concept de l'originalité absolue (qui ne peut en rien exister) m'a fait sourire, ainsi que ses réticences, et la façon dont il cherche (sans les trouver) mes véritables sources. Parce que je lis beaucoup, cela est indubitable (même si je lis moins qu'il ne l'imagine), mais je ne lis pas ce qu'il suppose. Je ne connais pas la plupart des auteurs qu'il me cite... L'originalité de chacun consiste à vider son âme. [...] Personne ne s'approprie quoi que ce soit [...] » (Lettre du 14-V-1900).

¹⁰ « *Ensayos* es un libro notable, verdaderamente excepcional en España. Los que en esta tierra son capaces de escribir algo de la misma fuerza, que son muy pocos, no suelen tener valor para escribirlo o no han creído llegada la ocasión de hacerlo. [...]. Sí, es nuevo el libro aquí por el fondo y por la forma, porque es de filosofía, y no de la más llana, y sin embargo se presenta sin aparato didáctico, sin andamios de erudición [...]. » « *Les Essais* sont un livre remarquable, véritablement exceptionnel en Espagne. Ceux qui, dans ce pays, sont capables d'écrire quelque chose avec la même force – et ils sont très peu – n'ont généralement pas le courage de l'écrire et n'ont pas cru que le moment était venu de le faire. [...]. Oui, le livre qui nous occupe est nouveau, aussi bien par le fond que par la forme, parce que c'est de la philosophie, et pas des plus plates, et il se présente, cependant, sans appareil didactique, ni échafaudages d'érudition [...] » (Manuel García Blanco, 1965, 210-211).

¹¹ « Mais, que la pensée d'Unamuno soit liée ou non, dans son étude « La Foi », à la philosophie et la critique actuelles de même sens, son article est très original, très profond et, en Espagne, d'une nouveauté absolue » (1965, 214).

Tout d'abord, l'essai intitulé « ¡Adentro! », comme le montre l'épigraphe augustinienne – « *In interiore hominis habitat veritas* »¹² –, signe une invitation au voyage introspectif ; il marque surtout la volonté d'Unamuno de s'inscrire dans le mouvement immanentiste de la « philosophie nouvelle », sans la nommer. Il semble ainsi œuvrer à la contemporanéisation espagnole de « Classiques ». En effet, lorsqu'Unamuno clame que « “¡Mi centro está en mí !” », qu'il faut s'y « interioriser », ou encore lorsqu'il dit – « En vez de decir, pues: ¡adelante!, o ¡arriba!, di: ¡adentro! »¹³ –, son cri est jamesien, nietzschéen, et pas seulement augustinien ; il « zarathoustre », pour reprendre l'expression de *Clarín* ; il s'inspire également du bergsonisme. Les *Données immédiates de la conscience* de Bergson (1889) n'invitent déjà qu'à la plongée « dans les profondeurs de la conscience », dans le « moi intérieur » (Bergson, 2001, 10 ; 83).

D'autre part, lorsqu'Unamuno souligne, dans cet essai, que la vie humaine ne répond pas à un plan préalable et que l'existence n'est pas, en fin de compte, le déroulement d'un programme déjà défini, la thèse de Bergson apparaît comme un modèle, dont il s'inspire sans le citer, particulièrement l'ultime grand chapitre sur la liberté – intitulé « De l'organisation des états de conscience. La liberté ». En effet, Bergson a montré, avant lui, l'imprévisibilité de la liberté humaine que le déterminisme et le fatalisme échouent à concevoir. Il a exposé, dès 1889, que la vie ne suit pas un chemin, un plan préalablement défini : « “ Avant que le chemin fût tracé, il n'y avait pas de direction possible ni impossible, par la raison fort simple qu'il ne pouvait encore être question de chemin ”. » Si on peut, selon Bergson, prévoir à l'avance « la conjonction des astres [ou] les éclipses de soleil et de lune », on ne peut pas prévoir le déroulement de la vie, car « les états de conscience sont des progrès, et non pas des choses ; [...] ils

¹² « C'est à l'intérieur de l'homme qu'a élu demeure la vérité ».

¹³ « Mon centre est en moi ! » (Unamuno, 1950, 210) ; « La liberté est idéale, et rien de plus qu'idéale, et c'est précisément cela toute sa force. Elle est idéale et intérieure ; c'est l'essence même de notre prise de possession du monde que de l'intérioriser » (Unamuno, 1950, 212-213). « Donc au lieu de dire : En avant ! ou En haut !, dis : À l'intérieur ! [...] ; et dis avec lui, et en te donnant : “ Je te donne avec moi l'Univers entier ”. Pour cela, tu dois te faire Univers, en le cherchant à l'intérieur de toi. À l'intérieur ! » (Unamuno, 1950, 216).

vivent et, vivant, ils changent sans cesse ». On ne peut, de plus, pas définir la liberté, car c'est alors oublier que la vie se vit au participe présent :

À la place du fait s'accomplissant on met le fait accompli, et comme on a commencé par figer en quelque sorte l'activité du moi, on voit la spontanéité se résoudre en inertie et la liberté en nécessité. C'est pourquoi toute définition de la liberté donnera raison au déterminisme.

« L'acte libre se produit dans le temps qui s'écoule, et non pas dans le temps écoulé » (Bergson, 2001, 120 ; 126 ; 129 ; 144 ; 145). Unamuno procède, dans cet essai « ¡Adentro! », à une sorte de réécriture de l'anti-déterminisme bergsonien, du rejet d'une conception de la vie comme exécution servile d'un programme :

Nada de plan previo, que no eres edificio! No hace el plan a la vida, sino que ésta lo traza viviendo. [...]. Vas saliendo de ti mismo, revelándote a ti propio; tu acabada personalidad está al fin y no el principio de tu vida; sólo con la muerte se te completa y corona.¹⁴

D'autre part, Unamuno emprunte, dans cet essai, l'idée pragmatiste, entre autres, jamesienne et bergsonienne, que la vie, dans la durée de sa progression, n'est que jaillissement de nouveautés¹⁵, création continue de formes : « Avanza, pues, en las honduras de tu espíritu, y descubrirás cada día nuevos horizontes, tierras vírgenes, ríos de inmaculada pureza, cielos antes no vistos, estrellas nuevas y nuevas constelaciones. »¹⁶ Il conclut cette considération pragmatiste et bergsonienne de la vie, par une référence intertextuelle à la thèse de Bergson :

¹⁴ « Aucun plan préalable, tu n'es pas un bâtiment ! Ce n'est pas le plan qui fait la vie, mais elle qui le trace en vivant. [...]. Tu sors de toi-même, en te révélant à toi-même ; ta personnalité accomplie se trouve à la fin et non au début de ta vie ; la mort seulement la complète et la couronne ».

¹⁵ Cette expression n'est employée qu'en 1907, dans *L'Évolution Créatrice* ; toutefois, avant 1907, Bergson développe cette idée de vie de la conscience comme création imprévisible.

¹⁶ « Avance, alors, dans les profondeurs de ton esprit, et tu découvriras chaque jour de nouveaux horizons, des terres vierges, des fleuves à la pureté immaculée, des ciels que tu n'avais jamais vus auparavant, des étoiles nouvelles et de nouvelles constellations ».

No sigas, pues, los senderos que a cordel trazaron ellos; ve haciéndote el tuyo a campo traviesa, con tus propios pies, pisando sus sementeras si es preciso. [...]. Explóralo todo, en todos sentidos, sin orientación fija, que si llegas a conocer tu horizonte todo, puedes recogerte bien seguro en tu nido¹⁷.

Unamuno n'est pas seulement un emprunteur pragmatiste et bergsonien, dans sa recherche de l'intériorité, dans son rejet du déterminisme, dans son incitation vitaliste à se jeter dans une vie qu'on ne peut pas prévoir, en étant libre, il l'est aussi dans sa critique du langage. Il reprend, en cela, les accusations de Bergson contre le langage sclérosant, réducteur, immobilisant, en un mot, mortifère. En effet, selon Unamuno, la complexité de notre personnalité ne doit pas nous pousser à la simplifier par les mots : « Si la fórmula de tu individualidad es complicada, no vayas a simplificarla para que entre en su álgebra ; más te vale ser cantidad irracional que guarismo de tu cuenta. »¹⁸ L'homme doit se défendre de rentrer dans des cases, dans une taxinomie schématique, dont les mots s'accommodent bien :

Tú mismo eres idea viva, no te sacrifiques a las muertas, a las que se aprenden en papeles. Y muertas son todas las enterradas en el sarcófago de las fórmulas¹⁹. Tenlas dentro, sin permitir que llegen a ellas los jacobinos que, educados en la paleontología, nos toman de fósiles a todos, empeñándose en desollarnos y descuartizarnos para lograr sus clasificaciones conforme al esqueleto. No te creas más, ni menos, ni igual que otro cualquiera, que no somos los hombres cantidades. Cada cual es único e insustituible; en serlo a conciencia pon tu principal empeño.
[...] Ganará tu eficacia en intensidad lo que en extensión pierda²⁰.

¹⁷ « Ne suis donc pas les sentiers qu'ils tracèrent au cordeau, fais-le tien à travers champs, avec tes propres pieds, en marchant sur leurs semailles s'il le faut. [...] Explore tout, dans tous les sens, sans orientation fixe, car si tu arrives à connaître tout ton horizon, tu peux te blottir bien en sécurité dans ton nid » (Unamuno, 1950, 211).

¹⁸ « Si la formule de ton individualité est compliquée, ne la simplifie pas pour qu'elle entre dans son algèbre ; mieux vaut être quantité irrationnelle que chiffre de ton compte » (Unamuno, 1950, 212).

¹⁹ Ces formulations d'Unamuno rappellent étrangement les propos qu'Antonio Machado tiendra sur la poésie, dans l'anthologie poétique de Gerardo Diego (1896-1987), parue en 1931, intitulée *Poesía española contemporánea (1915-1931)* : « Las ideas de un poeta no son categorías formales ni capsulas lógicas, sino intuiciones de su propio existir, elementos temporales por excelencia. » Antonio Machado sera très influencé, dans sa poésie et sa pensée plus généralement, par la réflexion philosophique unamunienne et bergsonienne sur le langage.

²⁰ « Toi-même tu es une idée vivante, ne te sacrifie pas aux idées mortes, à celles qui s'apprennent sur du papier. Et les idées mortes sont toutes celles qui sont enterrées dans le sarcophage des formules. Aie-les à l'intérieur, sans laisser les jacobins parvenir jusqu'à elles eux qui, formés à la paléontologie, fossilisent

Unamuno semble ici emprunter en la réécrivant, sans la citer, toute la critique du langage et des médiations intellectualistes et sclérosantes, exposée par Bergson dans sa thèse.

Dans son deuxième essai, « La Ideocracia », dédié à Ramiro de Maeztu (1875-1936), qui date de la même année 1900 que « ¡Adentro ! », Unamuno se montre critique envers la dictature qu'exercent les idées²¹. Il remet en cause, inspiré des « philosophes nouveaux », l'idéalisme excessif de Hegel²². À la lecture de Bergson, mais inspiré aussi par la critique schopenhauerienne, kierkeggardienne, et surtout nietzschéenne, de l'idée rationaliste et desséchante, Unamuno proclame la supériorité de la vie sur les idées abstraites. Il défend, comme partisan et emprunteur non déclaré de Nietzsche, l'esprit dionysiaque, contre la froide intelligence apolinéenne. Il s'approprie, à nouveau, la critique contemporaine de la manie stigmatisante de l'idée, qui nous éloigne de la réalité vitale de l'humain : « Aborrezco toda etiqueta. »²³ Selon Unamuno, la véritable pensée n'est pas une pensée intellectuelle et logique, mais une pensée vitale, organique, en un sens. La vérité est quelque chose qu'on « intime ». Nous ne sommes vraiment pas loin sémantiquement et philosophiquement, avec ce verbe « intimar », de la « notion » bergsonienne d'intuition.

Or, s'il reprend la critique bergsonienne de l'intelligence, analytique, incapable de plonger dans le cœur de l'homme, il la dépasse dans cette caractérisation très espagnole de ce que doit être la pensée. Ses emprunts aux « philosophies nouvelles » sont à la source d'une pensée anti-intellectualiste et vitaliste hispanisée, singularisée par

tout, en s'efforçant de nous écorcher et de nous décortiquer pour réussir leurs classifications, en accord avec le squelette. Ne te crois ni plus ni moins ni égal à quelqu'un d'autre, nous les hommes, nous ne sommes pas des quantités. Chacun est unique et irremplaçable, mets toute ta volonté à l'être en toute conscience. Ton efficacité gagnera en intensité ce qu'elle perdra en extension » (Unamuno, 1950, 213-214).

²¹ « De las tiranías todas, la más odiosa me es, amigo Maeztu, la de las ideas; no hay *cracia* que aborrezca más que la ideocracia [...] ». « De toutes les tyrannies, celle qui m'est la plus odieuse, mon ami Maeztu, est celle des idées ; il n'y a pas de *cratie* que je déteste plus que l'idéocratie [...] » (Unamuno, 1950, 217).

²² « Al afirmar, con profundo realismo, Hegel que es todo idea, redujo a su verdadera proporción a las llamadas por antonomasia ideas, [...] ». « Hegel, en affirmant avec un réalisme profond, que tout est idée, réduisit à leur véritable proportion ce que l'on appelle, par antonomase, les idées » (Unamuno, 1950, 217).

²³ « Je déteste toute étiquette » (Unamuno, 1950, 217).

cette conception « encharnée » de la pensée, pour reprendre une expression de Charles Péguy²⁴.

Toutefois, ce ne sont pas dans ses *Tres Ensayos* qu'Unamuno métabolise, avec le plus d'originalité et de singularité, ses emprunts à la philosophie nouvelle, mais dans sa poésie métaphysique.

Transfiguration poétique et créatrice de la philosophie nouvelle

Unamuno actualise ses emprunts aux « philosophes nouveaux », en proposant un dépassement poétique des abstractions et de la lourde conceptualité intellectualiste. Il est donc un « créateur » dans la métabolisation originale et poétique de ses sources.

Dès 1899, avant même la publication de ses *Tres Ensayos*, Unamuno écrit des poèmes en vers dans lesquels il transfigure, avec originalité, son emprunt des philosophies nouvelles, particulièrement le bergsonisme. Par exemple, son poème intitulé « Nubes de misterio », qui date de 1899, dégage un parfum non seulement symboliste, mais aussi bergsonien. Ce poème est l'illustration même de la coloration par les philosophèmes bergsoniens, entre autres, de la poésie introspective unamunienne. Dans les vers qui suivent, Unamuno construit une poétique moderniste, remoulée sur la conceptualité bergsonienne, semble-t-il :

Entonces me rodean los misterios
Haciéndome soñar nubes fantásticas,
Quimeras sin contornos definidos
De ondulante perfil, figuras vagas,

²⁴ « Lo importante es pensar, [...], con estas o con aquellas ideas, lo mismo da: ¡pensar!, ¡pensar!; y pensar con todo el cuerpo y sus sentidos, y sus entrañas, con su sangre, y su medula, y su fibra, y sus celdillas todas, y con el alma toda y sus potencias, y no sólo con el cerebro y la mente; pensar vital y no lógicamente. [...].

Es la inteligencia para la vida; de la vida y para ella nació, y no la vida de la inteligencia». « Ce qui est important est de penser, [...], avec ces idées-ci ou ces idées-là, ça n'a pas d'importance : penser !, penser ! ; et penser avec tout le corps et ses sens, et ses entrailles, avec son sang, sa moëlle, et ses fibres, et toutes ses cellules, et toute son âme et ses capacités, et pas seulement avec le cerveau et l'esprit, penser de façon vitale et non logique. [...].

C'est l'intelligence pour la vie ; elle est née de la vie et pour elle, et non la vie de l'intelligence » (Unamuno, 1950, 223-224).

Visiones fugitivas de otros mundos
Que se hacen u deshacen sin parada,
Sin dejarme su imagen, ni me queda
Estela o nimbo alguno de su marcha²⁵.

Dans ces quelques vers, si on reconnaît l'esthétique moderniste espagnole (symboliste), à travers la présence des « mystères », des « visions fugitives », l'image des « nuages », les schèmes de l'ondulatoire, de la discontinuité à travers ces mondes qui se font et se défont, qui ne se fixent ni ne s'immobilisent, les philosophèmes bergsoniens semblent traduits dans une nouvelle langue, poétique. De même, lorsque, par la suite, Unamuno évoque la procession de nuages, la forme et les nuances qu'ils revêtent, l'hymne silencieux qu'ils jouent et qui réveille en lui un désir de se replier dans un espace illogique « sin conceptos ni ideas », dans lequel circulent les ondes spirituelles, on peut, certes, imaginer les lectures symbolistes qui ont alimenté Unamuno, mais aussi la lecture de la « prose poétique » bergsonienne. Unamuno a eu accès, avant d'écrire ses poèmes, nous le disions, à la critique bergsonienne d'un langage trop sclérosant, aux visions de fluides et de flux que nous offre Bergson, dès 1889, lorsque celui-ci dépeint la conscience humaine qui n'a rien de commun avec les « distinctions tranchées, qui s'expriment sans peine avec des mots » (2001, 10). Mais cette fois l'emprunt est créateur, car métabolisé. Unamuno ne procède plus à une *mimesis* linéaire, mais à une réinvention et transfiguration poétique de la « philosophie nouvelle », notamment, du bergsonisme.

La procesión de vaporosas nubes,
Del largo en la tersura sosegada
Sucédese cual números melódicos
De alguna sinfonía honda y callada
En suave ritmo de ondulantes líneas,
De tornasoles y matices, aria
De cambiantes sutiles, himno alado
Que en silencio profundo la luz alza.

²⁵ « Puis les mystères m'entourent/ me faisant rêver de nuages fantastiques,/ De Chimères sans contours définis/ Au profil ondulant, figures vagues,/ Visions fugitives d'autres mondes/ Qui se font et défont sans arrêt,/ Sans me laisser leur image,/ ni de traînée ou quelque nimbe de leur départ » (Unamuno, 1975, 190).

Y el himno silencioso me despierta
 Inextinguibles y entrañables ansias
 De una vida mental pura y sencilla,
 Sin conceptos ni ideas, abismática;
 De espirituales linfas que circulen
 Sin cuajarones, en fluida savia,
 Que vivifica fluya, en libre jugo
 Antes de que en celdillas se reparta
 Y en la prisión de vasos y brotes
 Pierda su libertad el protoplasma;
 De etéreo concebir que se difunde
 Por los celestes ámbitos del alma,
 Pensamiento no esclavo de discurso
 Que a la raíz de la vida ávido abraza
 Con tan íntimo abrazo y tal deseo
 Que a confundirse llegan²⁶.

Dans ces vers, Unamuno, tel l'artiste décrit par Bergson « qui vise à imprimer en nous des sentiments plutôt qu'à les exprimer », « suggère » (2001, 14). Comme Bergson qui dit des « mouvements saccadés qu'ils manquent de grâce, parce que chacun d'eux se suffit à lui-même et n'annonce pas ceux qui vont lui suivre » et qui considère que « la grâce préfère les courbes aux lignes brisées » (2001, 12), Unamuno décrit une procession de nuages qui ressemble, dans sa symphonie silencieuse, à la mélodie que déploie la conscience, selon Bergson, sur un mode, qu'on pourrait appeler « présymbolique » (au sens de prélangagier). L'isotopie des flux, des fluides, de la circulation, transfigure poétiquement la description que donne Bergson, dans sa thèse notamment, « des états de conscience [qui] cessent de se juxtaposer, pour se pénétrer, se fondre ensemble, et se teindre chacun de la coloration de tous les autres » (2001, 108) ; ils sont progrès, dynamiques, non statiques, et sont, en cela, le contraire des « cristaux

²⁶ « La procession de vaporeux nuages,/ dans la calme pureté du large/ défile comme des nombres mélodiques/ de quelque symphonie profonde et silencieuse/ en un rythme suave de lignes ondulantes,/ de tournesols et de nuances, aria/ de chatoiements subtils, hymne ailé/ que la lumière élève, dans un silence profond./ Et l'hymne silencieux éveille en moi/ d'inextinguibles et de terribles désirs/ d'une vie mentale pure et simple,/ sans concepts ni idées, impénétrable;/ De lymphes spirituelles qui circulent/ sans coagulation, en une sève fluide,/ qui vivante coule, en un libre suc/ avant qu'il ne se répartisse dans des cellules/ et que dans la prison de vaisseaux et de bourgeons,/ le protoplasme perde sa liberté ;/ conçu dans l'éther il se diffuse/ à travers les célestes domaines de l'âme, pensée non esclave du discours/ qui embrasse avide la racine de la vie/ dans une étreinte si intime et dans un désir tel / qu'on arrive à les confondre » (Miguel de Unamuno, 1975, 190-191).

bien découpés et de cette congélation superficielle » (2001, 1397) dont parle Bergson, qui flottent à l'extérieur de notre conscience.

D'autre part, dans ces derniers vers, Unamuno réécrit la métaphysique intuitionniste en la métabolisant poétiquement : il traduit ainsi son appétit d'idéalité face à la restriction de la vision positiviste. Il exprime surtout la possibilité, par la poésie moderniste, d'accéder à la « vie mentale pure et simple, sans concepts ni idées » et de la faire exister.

Le poème se termine sur un hymne au vitalisme, à ce qui peut faire à nouveau jaillir les sources de vie :

Rendidas al amor las nubes leves,
En suave lluvia entonces se desatan,
Y al pobre corazón riegan, sediento,
Que se entreabre a beber sus vivas aguas,
Las que me nutren del pensar el lago,
Las que forman la fuente sosegada
De que fluye mi eterno y mi infinito
Manantial de que excelsa vida mana,
Vida de eternidad y de misterio
Que jamás empezó y que nunca acaba²⁷.

Les exemples de ce genre de poèmes, qui transfigurent poétiquement la « philosophie nouvelle », abondent chez Unamuno, à la fin du XIX^e-début du XX^e siècle. On peut aussi citer l'un de ses poèmes composé en mai 1899, intitulé « Alborada espiritual », qui lui aussi semble « poétiser » certains « flux » de pensée bergsoniens.

Mais, c'est finalement peut-être son poème, plus tardif, de 1907, intitulé, « Credo poético » – qui marque sa profession de foi dans une poésie de l'intériorité – qui défend une métaphysique immanentiste revisitant, sur plusieurs points, la

²⁷ « Les légers nuages soumis à l'amour,/ se défont alors en une douce pluie,/ ils arrosent le pauvre cœur assoiffé,/ qui s'entrouvre pour boire leurs eaux vives,/ celles qui nourrissent le lac de ma pensée/ celles qui forment la source apaisée/ d'où coule mon éternelle et infinie/ source d'où l'éminente vie jaillit,/ vie d'éternité et de mystère/ qui ne commença jamais et qui ne finit pas » (Unamuno, 1975, 191).

conceptualité bergsonienne, en l'actualisant. Or, là s'affirme la spécificité espagnole : elle réintègre poétiquement (par les vers) la philosophie nouvelle.

Unamuno commence ce poème de 1907 par un vers qui montre son désir de réincorporer le sentiment, que l'on oppose trop systématiquement à la pensée rationnelle, à la raison. Le sentiment ne peut plus, comme dans la pensée hyperrationaliste et dialectique d'Hegel, être considéré comme antithétique au règne de la pensée. De même, la pensée ne doit plus être analytique. Cela signifie que la métaphysique doit désormais être non plus rationaliste, mais sentie ou « sentimentale »²⁸. Et en philosophant, dans ce poème, Unamuno signifie, de surcroît, que la métaphysique doit être vécue. La poésie est le meilleur vecteur de cette tentative d'expérimentalisme métaphysique. Elle adoucit la raison et fait accéder le sensoriel, les sens, au rang de pensée. Unamuno commence, ainsi, son credo poétique : « Piensa el sentimiento, siente el pensamiento. » (1987, 53)²⁹ Plus loin, il reformule sa conception métaphysique, par ce vers : « Lo pensado es, no lo dudes, lo sentido. » Puis Unamuno évoque un moi plus profond : « la vida y honda vena »³⁰, sorte de moi fondamental bergsonien. Par la suite, il souligne, exactement comme le fit Bergson, la nécessité de dépasser la superficialité extérieure. Unamuno « poétise » l'idée, qui doit être dénuée de toute l'artillerie qui l'enveloppe. Il semble réécrire, réinventer, en cela, la critique bergsonienne du langage, qui lui reproche de s'en tenir à l'extériorité et dont il doit se défaire pour mieux exprimer le réel (Unamuno, 1987, 53) :

No te cuides en exceso del ropaje;
De escultor y no de sastre es tu tarea,
No te olvides de que nunca más hermosa
Que desnuda está la idea³¹.

²⁸ Nous employons ce terme de sentiment, parce qu'en philosophie, les termes de raison et de sentiment fonctionnent en binôme antithétique.

²⁹ « Le sentiment pense, la pensée sent ».

³⁰ « Ce qui est pensé est, n'en doute pas, ce qui est senti » ; « la vie, la veine profonde ».

³¹ « Ne prête pas trop d'attention à la tenue;/ ton travail est celui d'un sculpteur et non d'un tailleur./ n'oublie pas que jamais/ l'idée n'est plus belle que nue ».

Puis, Unamuno poétise également, dans un autre quatrain, la conception de Bergson, selon laquelle la science, analytique, s'en tient à des formules et ne peut dévoiler le réel. Il dit, ainsi, dans les deux premiers vers : « De las fórmulas la broza es lo que hace/ Que nos vele la verdad, torpe, la ciencia. »³² Bergson n'a jamais vraiment dit quel langage pouvait transcender les formules, l'extériorité, la superficialité et parler la langue de l'intuition. Il semble qu'Unamuno cherche l'actualisation de ce langage de l'intériorité, en révélant qu'il est le langage poétique : un langage à la fois métaphysique et poétique. Le « philosophie nouvelle » bergsonienne se transfigure ici en poésie métaphysique unamunienne.

Unamuno termine ce poème par un quatrain qui marque la nécessité pour le poète de suggérer, en un sens, le transitoire, ce qui « dure ». La poétique métaphysique unamunienne consiste à donner des mots à ce qui échappe, à ce qui fuit, à ce qui s'oppose à la dureté et la sclérose, symbolisés par un élément archétypique du symbolisme ou modernisme poétique : le brouillard, la « niebla » (Unamuno, 1987, 54).

Sujetemos en verdades del espíritu
Las entrañas de las formas pasajeras,
Que la Idea reine en todo soberana;
Esculpamos, pues, la niebla³³.

Par conséquent, il semble qu'à la lumière de ce « Credo poétique », sorte de profession de foi moderniste, ainsi que dans sa prose poétique et métaphysique, Unamuno ait œuvré à une forme de poétisation de certains philosophèmes bergsoniens, à faire émerger, en Espagne, une philosophie poétique, d'inspiration, entre autres, bergsonienne, empruntée puis recréée, transfigurée.

Conclusion

³² « Le verbiage des formules est ce qui fait/ que la science, maladroite, nous voile la vérité ».

³³ « Soumettons aux vérités de l'esprit/ Les entrailles des formes passagères,/ Que l'Idée règne sur tout en souveraine,/ Sculptons, donc, le brouillard ».

Unamuno a été un peu prisonnier de ses modèles européens et américains, notamment dans sa prose philosophique, particulièrement dans ses *Tres Ensayos* de 1900. Son mérite est, malgré tout, d'avoir voulu commencer à diffuser le pragmatisme et l'anti-intellectualisme contemporains des « philosophies nouvelles ». En cela, ses *Tres Ensayos*, s'ils sont le fruit d'un travail d'imitation entre recopiage, plagiat et réécriture, ils ont permis à Unamuno de faire advenir de la nouveauté, dans son pays, et de déposer sur la terre espagnole des germes philosophiques, potentiellement créateurs.

Ce n'est, néanmoins, pas dans ses essais de philosophie, mais dans sa poésie, qu'Unamuno métabolise ses emprunts en une œuvre créatrice et originale. L'Espagne philosophe véritablement dans la poésie et c'est une des nations qui actualisent le plus singulièrement le mouvement métaphysique « nouveau » puisque certains de ses poètes, entre autres, Unamuno, cherchent à faire exister l'anti-intellectualisme, non pas dans un discours abstrait et systématique, mais dans une œuvre poétique vivante, « encharnée » (C. Péguy), presque totale.

Camille Lacau St Guily (Université de Grenoble III)

Archives

Biblioteca Nacional Española

Bibliothèque de la Casa de Velázquez

Bibliothèque Nationale Française

Casa Museo Miguel de Unamuno (Salamanca)

Hemeroteca Municipal de Madrid

Bibliographie

Alas, Leopoldo, *Clarín, Obras completas*, tomo IV, Crítica (Segunda parte), Edición de L. Bonet, con la colaboración de J. Estruch y F. Navarro, Oviedo, Ediciones Nobel, 2003.

- Alas, Leopoldo, *Clarín, Obras completas*, tomo VII, Artículos (1882-1890). Edición de J.-F. Botrel e Y. Lissorgues, Oviedo, Ediciones Nobel, 2004.
- Alas, Leopoldo, *Clarín, Obras completas*, tomo VIII, Artículos (1891-1894). Edición de J.-F. Botrel e Y. Lissorgues, Oviedo, Ediciones Nobel, 2005.
- Alas, Leopoldo, *Clarín, Obras completas*, tomo X, Artículos (1898-1901). Edición de J.-F. Botrel e Y. Lissorgues, Oviedo, Ediciones Nobel, 2006.
- Alas, Leopoldo, *Clarín, Obras completas*, tomo XI, Varia. Edición de L. Romero Tobar Oviedo, Ediciones Nobel, 2006.
- Azouvi, François *La gloire de Bergson. Essai sur le magistère philosophique*, Paris, Gallimard, NRF, essais, 2007.
- Barbachano García, Carlos José, « *Clarín y los jóvenes del 98 (Esbozo de un enfrentamiento generacional a través de la figura de Leopoldo Alas)*, in Botrel, Jean-François, *Clarín y la Regenta en su tiempo*, Oviedo, Universidad de Oviedo, 1987.
- Bergson, Henri, *Œuvres*, Paris, Puf, édition du Centenaire, [1959], 2001.
- García Blanco, Manuel, « *Escritores franceses amigos de Unamuno* », in *Bulletin hispanique*, 61, 1959.
- García Blanco, Manuel, *En torno a Unamuno*, Madrid, Taurus, 1965.
- García Blanco, Manuel, « *Clarín y Unamuno* » in *Leopoldo Alas Clarín*, Madrid, Taurus, Serie « *El escritor y la crítica* », 1978.
- Lissorgues, Yvan, *Clarín político*, tomo II. *Leopoldo Alas (Clarín), periodista, frente a la problemática literaria y cultural de la España de su tiempo (1875-1901)*, Estudios y artículos, France-Ibérie, Recherche université de Toulouse-Le Mirail, Collection thèses, 1981.
- Lissorgues, Yvan, *El pensamiento filosófico y religioso de Leopoldo Alas Clarín*, Presentación de Laureano Bonet, Oviedo, Grupo editorial asturiano, Asturias-

- Espana, 1996.
- Lissorgues, Yvan, Sobejano, Gonzalo, *Pensamiento y literatura en España en el siglo XIX. Idealismo, positivismo, espiritualismo*, Toulouse, Presse universitaire du Mirail, 1998.
- Lissorgues, Yvan, *Leopoldo Alas, Clarín, en sus palabras (1852-1901). Biografía*, Oviedo, Ediciones Nobel, 2007.
- Meyer, François, *L'ontologie de Miguel de Unamuno*, Paris, Puf, 1955.
- Sobejano, Gonzalo, *Nietzsche en España*, Madrid, Editorial Gredos, Biblioteca románica hispánica, 1967.
- Unamuno, Miguel (de), *Obras Completas, Ensayos, tomo III*, Madrid, Afrodisio Aguado, 1950.
- Unamuno, Miguel (de), *Poesías*, Edición Manuel Alvar, Barcelona, Textos hispánicos modernos, Editorial Labor, 1975.
- Unamuno, *Poesía Completa I*, Prólogo de Ana Suárez Miramón, Madrid, Alianza Tres, 1987.